le chagrin du roi mort

JEAN-CLAUDE MOURLEVAT

Pôle fiction

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pôle fiction

© Éditions Gallimard jeunesse, 2009, pour le texte
© Éditions Gallimard jeunesse, 2011, pour la présente édition

Couverture : d'après l'illustration de Joëlle Jolivet

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

Centre national du livre

Extrait de la publication

Je dédie ce roman, une fois n'est pas coutume,
à mes camarades de littérature,
celle qu'on dit « de jeunesse ».
Je le dédie aussi, une fois de plus,
à mes trois amours.

Extrait de la publication

Du même auteur
chez Gallimard Jeunesse :

La Ballade de Cornebique

Le Combat d'hiver

La prodigieuse aventure de Tilmann Ostergrimm

Terrienne

La Troisième Vengeance de Robert Poutifard

Extrait de la publication

Jean-Claude Mourlevat

Le Chagrin du Roi mort

Gallimard Jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

L'ENFANCE

Extrait de la publication

1 Le feu qui brûle, Majesté ?

– Es-tu bien sûr, Aleksander, que tu veux piétiner dans la neige glacée pendant des heures, te geler les pieds et les doigts, te faire bousculer par des adultes et revenir déçu parce que tu n'auras rien pu voir ? En es-tu bien sûr ?

– J'en suis sûr, maman, et puis Brisco vient avec moi. Hein, que tu viens avec moi, Brisco ?

Il faisait encore sombre chez les Johansson. Le jour se levait tout juste et filtrait par les petits carreaux embués de la fenêtre. Assis côte à côte à la longue table commune, les deux enfants ébouriffés, les yeux encore encombrés de sommeil, se tenaient exactement dans la même attitude : les épaules rentrées dans le cou, les mains enserrant le bol rempli de lait fumant. La mère, debout près du fourneau, les observa, amusée une fois de plus par leur façon de s'imiter l'un l'autre sans le vouloir. C'était une belle jeune femme, sereine et tranquille. Ses cheveux étaient tenus dans un fichu noué derrière la tête. Quelques mèches blondes s'en échappaient.

– C'est vrai que tu veux y aller aussi, Brisco ?

Extrait de la publication

– Si Aleks y va, j'y vais…, grommela le plus rond des deux, sans lever du bol sa tête bouclée.

– Tu vois, maman, il veut ! fit l'autre.

La femme, habituée à l'infaillible solidarité de ses garçons, sourit et retourna les tranches de pain de seigle qui commençaient à dorer sur la fonte brûlante du fourneau. En dessous, les flammes vacillaient derrière la vitre du foyer. De l'autre côté de la salle, la vaste cheminée ouverte était encore éteinte.

– Bien, dit-elle après un temps, je vous laisse y aller, mais promettez-moi de ne pas vous séparer, et de bien vous tenir.

– Maman… ! soupira Aleks sur le ton las et agacé de celui qui a entendu cent fois déjà la même recommandation superflue.

– Je sais que vous êtes raisonnables, se reprit-elle, mais aujourd'hui, ce n'est pas une fête. Tout le monde est triste. Alors pas de course ni de cris, c'est promis ?

– Promis…, dit Aleks, répondant pour les deux.

Au fond, la jeune femme était heureuse que son fils montrât autant de détermination. Dès qu'il les avait vus rentrer, son mari et elle, au petit matin, il avait voulu savoir « comment c'était » et insisté pour y aller à son tour. Et rien ne l'avait dissuadé, ni le froid annoncé, ni la longue attente probable.

– Qu'est-ce qui t'intéresse autant ? lui avait-elle demandé. Pourquoi veux-tu tellement y aller ?

– Ben, je veux dire adieu au roi quand même, avait-il argumenté. Je l'aimais bien, moi.

Elle n'était pas dupe. Ce qu'il voulait voir, c'était le roi, certainement, mais le roi mort surtout. Il

Extrait de la publication

n'en avait jamais vu, de mort, jusqu'à ce jour. Et c'était là une formidable occasion. Ses parents l'avaient dit eux-mêmes en revenant : « Son visage est paisible, on dirait qu'il dort, il est très beau… » «Ainsi, pensait Aleks, je pourrai faire l'expérience de voir un vrai mort, sans avoir à la payer de ma peur. Il y aura plein de gens, ce sera dehors et pas dans une chambre sinistre, et je serai avec Brisco. »

La mère ne craignait pas de laisser partir seuls les deux garçons de dix ans. Ils avaient prouvé plus d'une fois leur prudence et leur débrouillardise. Tous deux connaissaient la ville comme leur poche, ses moindres recoins. Ils couraient vite et, en cas de danger, savaient se cacher de façon à rester parfaitement introuvables. Elle posa les tranches de pain sur la table et les tartina de beurre, puis elle prit une pince et tira du four quatre briquettes qu'elle enroula dans un tissu et glissa dans les moufles accrochées au clou de la porte.

– Et vous ne traînerez pas, après. Le froid est tombé, cette nuit. Je ne veux pas que vous reveniez gelés.

Jamais de leur vie, les deux enfants n'avaient vu autant de monde en ville. À peine eurent-ils tourné au coin de leur ruelle qu'ils se trouvèrent pris dans le flot humain qui descendait vers la Grand-Place. Ils se laissèrent porter, tout étonnés de ne plus rien reconnaître des rues qui leur étaient si familières. Ils ne voyaient que des dos, des fesses, des jambes et, en levant le nez, le ciel blanc.

Mais le plus impressionnant, c'était le silence. Les gens marchaient sans parler, ou bien alors à voix basse. Pas d'appel ni de cris. Juste le bruit assourdi des pas et celui des respirations.

À mi-chemin, ils grimpèrent sur un muret et, de là, sur un rebord de fenêtre. Ainsi perchés, ils découvrirent bouche bée le spectacle saisissant de la Grand-Place sous la neige. C'était comme le tableau d'un peintre, un tableau immense, lointain et silencieux, mais un tableau mouvant. Une foule innombrable progressait au pas entre les barrières de bois, dessinant un interminable serpent replié vingt fois sur lui-même.

– On en aura pour des heures ! soupira Brisco.

– On verra, répondit Aleks. Peut-être que les gens nous laisseront passer entre eux ?

Moins d'un quart d'heure plus tard, ils prenaient place dans la file, l'écharpe enroulée autour du cou, les mains au fond des poches, les doigts serrés sur la chaleur des briquettes, s'apprêtant à patienter le temps qu'il faudrait.

Ils ne se ressemblaient pas autant que cela. Brisco, sous sa tignasse bouclée, était plus dense, plus massif. Seule la douceur du regard venait contredire un peu cette solidité. Il y avait dedans l'expression d'une confiance enfantine qui attendrissait.

Aleks était plus fragile, plus délié. Ses cheveux courts et bruns tombaient sur son front. Et si l'inquiétude était d'un côté, alors c'était du sien. Mais ils avaient la même taille et la même façon de regarder autour d'eux avec une intense curiosité. Et surtout, tous deux obéissaient à ce même

réflexe de se rapprocher l'un de l'autre, de se toucher du bras afin de ne pas perdre le contact. Ils le faisaient sans même se regarder, sans y penser, comme si un fil invisible les avait reliés.

Au bout d'une heure d'attente, ils commencèrent à trouver le temps long, et dans leurs poches les briquettes avaient tiédi. Parfois, les adultes s'esquivaient et les invitaient à gagner quelques places.

– C'est bien, les enfants, vous êtes courageux, leur dit un gros homme au crâne chauve qui les précédait. Le roi aurait aimé ça. Passez donc devant.

Et il ajouta pour son voisin :

– Je suis venu spécialement de Grande Terre, j'ai tout laissé en plan : mon bateau, mes affaires, et je suis venu.

Malgré tout, cela dura encore une éternité avant qu'ils puissent apercevoir le grand lit de pierre dressé au milieu de la place. On ne pouvait passer qu'à son pied, les trois autres côtés s'ouvrant sur des espaces interdits d'accès. À distance, on ne distinguait pas le visage du roi, mais on devinait le grand corps allongé, le manteau royal rouge et or, et les bottes qui pointaient en l'air. Brisco tira sur la manche de son frère.

– C'est lui ?

– Ben, qui veux-tu que ce soit ?

Malgré son air bravache, Aleks était très impressionné et les yeux lui sortaient de la tête. Aux coins du lit, quatre soldats montaient la garde. On avait juste le droit de toucher la botte ou la jambe du roi, enfin c'est ce que faisaient les gens, semblait-il.

Le passage entre les dernières barrières était

tellement étroit qu'on avançait en file indienne. Bientôt, il ne resta plus qu'une dizaine de personnes devant eux. Aleks poussa Brisco devant lui.

– Vas-y ! Passe le premier !

Soudain, ils furent au pied du lit. La tête du roi était nue, auréolée de l'abondante chevelure argentée. Les flocons de neige qui voletaient tout autour donnaient un peu le vertige et faisaient croire à un rêve, et pourtant c'était vrai : le roi était mort, et son corps reposait là, dans le froid, au milieu de la Grand-Place.

Le visage barbu était paisible, comme si le roi faisait la sieste. On aurait dit que les vieilles mains croisées sur la poitrine allaient se soulever, poussées par la respiration, mais elles ne bougeaient pas, elles étaient figées comme les mains d'une statue. On aurait dit que les paupières allaient s'entrouvrir et que les yeux bleus allaient regarder le ciel, mais elles ne s'entrouvraient pas. Elles étaient fermées pour toujours. Le roi Holund ne dormait pas, il était mort.

– Allez, allez, fit le soldat, passez !

Brisco tendit le bras, toucha le bord du lit de pierre et passa. Aleks, lui, fit un pas de plus et il avança sa main vers la botte du roi. Le contact de ses doigts sur le cuir lui donna le frisson. « J'ai touché le roi mort ! »

– Allez, passe ! dit le soldat qui veillait à ce que personne ne s'attarde.

Il le dit avec bienveillance, ce n'était pas un jour où l'on avait envie d'aboyer.

Mais Aleks n'avait pas son compte, il voulait rester encore, alors il improvisa une chose insensée. Il n'y avait pas songé dans la seconde

Extrait de la publication

précédente, mais il osa : au lieu de s'en aller, de suivre le mouvement, sur les talons de Brisco et des autres, il fit un pas de côté, puis un autre, un autre encore, et il s'immobilisa. Les soldats ne réagirent pas. Pourquoi ? C'est difficile à comprendre. Peut-être parce qu'il avait exécuté son mouvement avec tellement de naturel et d'innocence, sans se cacher. Peut-être parce que chacun des quatre soldats avait compté sur les trois autres pour le faire déguerpir. Peut-être parce qu'il était un enfant. En tout cas, il était là maintenant et c'est tout juste s'il respirait. « Si je bouge un cil, se disait-il, ils me chassent. » Alors il ne bougea pas un cil, pendant plusieurs minutes. La neige s'accumulait sur la capuche de son manteau. Il ne la secoua pas, et cela fit sur sa tête une petite galette blanche qui monta, centimètre après centimètre.

Quand il sentit que sa place était gagnée, qu'il était presque oublié, qu'on avait sans doute admis qu'il ne gênait rien ni personne, il osa mieux regarder.

Le visage du roi, d'abord. C'était le plus passionnant, car les flocons de neige s'y déposaient avec délicatesse. Ils se prenaient d'abord dans la barbe fleurie, les sourcils, les cheveux, puis finissaient par blanchir le front, les joues, les tempes. Un soldat, toujours le même, un grand efflanqué qui se tenait à gauche de la tête du lit, s'approchait alors et soufflait. Il soufflait à plusieurs reprises, avec respect, à petits coups délicats *fhout fhout*… La neige s'envolait et le visage réapparaissait. Aleks avait l'impression que le roi s'en amusait et qu'un sourire se dessinait sur sa bouche, mais

Extrait de la publication

c'était plutôt le froid qui raidissait ses traits et donnait cette illusion.

Le roi semblait dormir et devant lui passait son peuple emmitouflé. Aleks observait ce défilé sans fin. Des gros, des maigres, des tassés, des grands dégingandés. Ils étaient venus de l'île entière, de ce bout du monde appelé Petite Terre. Seuls manquaient les malades et les mourants. Tous les autres étaient là : de très vieux et de très vieilles qui avaient connu le roi enfant, et qui s'avançaient, presque cassés en deux par l'âge et le chagrin ; des hommes et des femmes plus jeunes qui s'arrêtaient un instant, touchaient la pierre du bout des doigts, ou la botte, ou posaient leur front sur la jambe du roi. Si quelqu'un s'attardait un peu trop, un soldat s'avançait et le poussait avec ménagement de la crosse de son fusil.

– Allons, madame, allons, monsieur, passez, il y a encore beaucoup de monde qui attend.

Aleks ne sentait plus ses doigts. Les briquettes étaient froides maintenant dans ses moufles. Et ses pieds ? Étaient-ils gelés ou bien est-ce qu'ils brûlaient ? Voilà plus d'une heure qu'il était là sans bouger, dans le froid glacial. Il ne grelottait pas. Il avait eu très froid au début, et puis c'était passé. Il avait dû perdre conscience un instant, s'endormir debout, puisque les quatre soldats n'étaient plus les mêmes. Ils avaient été relevés sans qu'il s'en aperçoive. Et les nouveaux ne le chassaient pas non plus. Si ceux d'avant avaient toléré ce gamin, qu'il reste ! avaient-ils dû penser. Il était pétrifié. Le froid figeait tout, sauf les larmes salées qui coulaient sur les joues.

Le roi était comme une statue couchée, et lui

Extrait de la publication

comme une statue debout. Il rit à l'idée que, s'il restait encore un peu, la nuit allait venir, que tous rentreraient chez eux, les hommes, les femmes, les chevaux, les soldats, et qu'il n'y aurait plus qu'eux deux sur la place déserte : le roi mort, sur son lit de pierre, et lui Aleks, debout à côté. La neige tomberait sur eux toute la nuit. Et au matin le premier passant s'étonnerait de le trouver là, il le basculerait, raide comme un bâton, sur son épaule ou sous son bras, et l'emporterait pour le faire dégeler.

Sur sa capuche, le chapeau de neige montait sans cesse. Il mesurait au moins vingt-cinq centimètres à présent et penchait dangereusement sur le côté gauche. Il en sentait le poids. « Si Brisco voyait ça, il éclaterait de rire », pensa Aleks sans secouer la tête.

C'est là, juste au moment où il imaginait le rire de son frère, que cela arriva. C'était un rêve, bien sûr, un simple rêve, puisque les morts ne bougent pas, c'est connu. Alors que le roi Holund, qui était bien mort pourtant, venait d'ouvrir ses yeux bleus comme de la glace. Ses longs cils blancs étincelaient de givre. Il se redressa lentement et s'assit sur le bord du lit de pierre. La neige glissa de son manteau royal et tomba en douce avalanche autour de lui. Son regard était rieur, comme il l'avait toujours été, mais l'expression du visage était inquiète et le sourire douloureux.

– Brisco…, soupira-t-il en regardant l'enfant.

– Je ne suis pas Brisco, voulut le corriger Aleks, je suis…

Mais ses joues, sa bouche et ses lèvres étaient

Extrait de la publication

dures comme du bois et il ne parvint à émettre aucun son.

– Brisco, attention au feu…

Le roi hocha la tête à plusieurs reprises et répéta :

– Attention au feu, n'est-ce pas…

Sa voix était douce et calme. Triste.

– Le feu ? Quel feu ? demanda muettement Aleks.

Le roi sembla comprendre et répondit :

– Le feu qui brûle…

« Le feu qui brûle ! Je suis bien avancé avec ça, pensa le garçon. Le froid qui gèle, tant qu'il y est ! Et l'eau qui mouille ! »

Les gens continuaient à défiler au pied du lit et à s'incliner devant la dépouille du roi mort, parce qu'elle reposait toujours sur la pierre, comme avant. D'ailleurs, un soldat venait de souffler une fois de plus sur le visage pour en chasser les flocons. Le roi assis sur le bord du lit était comme un double qui serait sorti de l'autre, une sorte de fantôme chagrin que seul Aleks pouvait voir.

– Le feu qui brûle…, gémit-il. Le feu qui brûle…

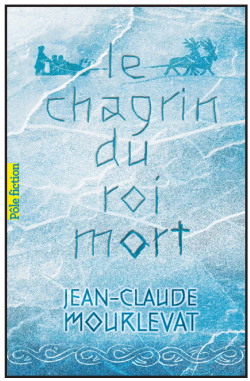
Il se comportait comme un enfant qui connaît trois mots et les répète à l'infini en espérant qu'on finira par le comprendre.

Mais Aleks ne comprenait pas. Le feu n'était pas un ennemi, sur l'île froide de Petite Terre. Au contraire, on le chérissait, on le protégeait, on le couvait, depuis les braises rouges qu'on garde dans le fourneau pour le rallumer au petit matin jusqu'au grand feu qui crépite et monte dans le ciel nocturne, les jours de fête.

Extrait de la publication

Pôle fiction

Découvrez toute la collection en version numérique **ici**



Le Chagrin du Roi mort
Jean-Claude Mourlevat

Cette édition électronique du livre
Le Chagrin du Roi mort de Jean-Claude Mourlevat
a été réalisée le 9 octobre 2013 par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070635429 - Numéro d'édition : 179340).

Code Sodis : N46311 - ISBN : 9782075015110
Numéro d'édition : 230818.

Extrait de la publication